

Les voies infinies de l'altérité

Autor(en): **Ricci Lempen, Silvia**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **82 (1994)**

Heft 1

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-286723>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Les voies infinies de l'altérité

Cinq femmes, homosexuelles, tentent de cerner leur identité sexuelle.

Un dimanche après-midi de novembre, dans un appartement chaleureux, quelque part en Suisse romande. Sur la table: gâteaux, biscuits et fruits, boissons pour tous les goûts. Autour de la table, cinq femmes, entre la quarantaine et la cinquantaine, toutes de profession libérale. Marguerite vit avec Annie et Claire-Lise vit avec Sarah, Huguette est momentanément «single», après la fin récente d'une longue relation avec une autre femme.

Marguerite: «Je suis lesbienne depuis toujours. Je sais depuis l'âge de 11 ans que j'aime les femmes. Je peux être fortement attirée sexuellement par un homme et vivre avec lui de très bons moments, mais après, très vite, je m'ennuie!»

Annie: «Pour moi c'est difficile de me définir comme lesbienne, hétérosexuelle ou bisexuelle. J'ai aimé des hommes. J'ai été mariée. Depuis treize ans je vis avec Marguerite, je l'aime, et dans ma relation actuelle il n'y a absolument pas d'ambivalence, mais si je devais perdre ma compagne je ne sais pas si je recommencerais une histoire avec un homme ou avec une femme.»

Claire-Lise: «Moi aussi je pourrais un jour me remettre avec un homme. J'ai été mariée, j'ai des enfants. Je ne me considère pas vraiment lesbienne. La prise de conscience de mon amour pour Sarah, qui dure depuis plus de dix ans, a été très conflictuelle.»

Sarah: «Moi, en revanche, je me considère vraiment lesbienne. Cela signifie aussi faire partie d'une catégorie socialement et politiquement opprimée. Pour moi, les hommes peuvent être au maximum des camarades de jeu.»

Huguette: «Je me sens sur un terrain mouvant. J'ai vécu des histoires avec des hommes, sans grand investissement. Quand j'ai découvert mon homosexualité, je me suis sentie soulagée. Ma relation avec mon ex-amie m'a fait me sentir plus complète. Mais je ne sais pas de quoi l'avenir sera fait.»

Il y a autant de manières d'être lesbienne que d'être hétérosexuelle, et cinq heures de débat passionné ne feront que renforcer ce constat de diversité. Cependant, sur un certain nombre de points qui se trouvent au

cœur de ce dossier, Marguerite, Annie, Claire-Lise, Sarah et Huguette tiennent à peu près le même langage.

Ainsi se sentent-elles toutes femmes à 100%, affirmant en chœur que la féminité n'est nullement liée à l'hétérosexualité.

Annie: «Ce n'est pas de coucher avec un homme qui fait qu'on se sent femme.»

Huguette: «On se sent femme dans la manière de vivre le désir sexuel, mais ce désir n'est pas nécessairement désir d'un homme.»



Se sentir moins opprimée dans son identité de femme.

(Louis Janmot)

Certaines vont jusqu'à dire que leur féminité s'accomplit justement dans l'homosexualité.

Sarah: «Dans ma norme, se sentir femme c'est aimer une femme.»

Claire-Lise: «Je me sens beaucoup moins opprimée dans mon identité de femme avec Sarah qu'avec mon ex-mari.»

Androgyne, parfois

Mais cette identité de femme, en quoi consiste-t-elle au juste? Les données biologiques, aussi importantes soient-elles (et aucune de nos interlocutrices ne les renie) ne suffisent pas à la définir.

Quant aux stéréotypes culturels, les lesbiennes s'affirment, dans ce domaine, beaucoup plus libres que les autres femmes. Par exemple, dans un couple, la répartition des tâches se fait selon les affinités de chacune. Les lesbiennes peuvent choisir à leur gré des modèles de comportement traditionnellement masculins ou féminins, jouer même d'une certaine androgynie. Alors, dans ce contexte de liberté (auquel aspirent d'ailleurs également beaucoup de femmes hétérosexuelles) et en l'absence de la référence amoureuse à l'autre sexe (qui sert parfois de critère ultime à ces dernières),

qu'est-ce que cela signifie, se sentir femme?

Marguerite fournit un embryon de réponse en expliquant pourquoi l'amour se décline pour elle au féminin: «Je n'ai jamais eu envie de «tirer un coup» avec une femme. Désirer une femme, ce n'est pas aussi évident, excitant, que de désirer un homme. C'est beaucoup plus complexe, l'affectif s'en mêle. Je me sens reconnue en aimant une femme, il y a tellement de choses qu'on peut sentir pareillement. C'est plus riche, plus intérieur, plus profond.»

Marguerite évoque un certain nombre de valeurs qui seraient le patrimoine commun des femmes, et dont le partage, en particulier dans la relation amoureuse, pourrait fournir une assise beaucoup plus authentique à l'expérience de la féminité que le rapport de séduction avec les hommes.



Dans le même ordre d'idées, Sarah décrit une identité masculine marquée par l'exercice du pouvoir et de l'oppression, par l'incapacité d'exprimer les émotions, de manifester de la tendresse...

Pour Annie, la question de la différence sexuelle, qui préoccupe tant les féministes hétérosexuelles (à preuve, les interrogations insistantes de la journaliste de service!) doit être dédramatisée. «*Ce qui compte, ce n'est pas tant l'identité sexuelle, c'est l'identité tout court. L'humanité est riche de différences beaucoup plus subtiles, beaucoup plus poétiques que la différence sexuelle, qui instaure une polarité artificielle. A la question qui suis-je, je réponds en parlant de mes goûts, de ma manière de boire le thé, de regarder une fleur, pas de mon sexe. Ce qui compte, c'est de se construire une identité autonome – des études montrent d'ailleurs que la recherche d'autonomie est particulièrement importante pour les lesbiennes pendant leur enfance! – et puis de se parler.*»

Le piment de la différence

Il n'y a pas lieu non plus de craindre que les progrès de l'égalité entre les sexes en-

gendrent une sorte d'appauvrissement, d'uniformisation des relations humaines, comme le suggère Elisabeth Badinter dans *L'un est l'autre*. Sur ce point aussi, toutes nos interlocutrices s'accordent avec véhémence.

Huguette: «*Même dans un monde égalitaire subsistera toujours le piment de la différence, parce qu'aucun individu ne ressemble à un autre. Et c'est bien pour cela que la dynamique amoureuse est indépendante du sexe. C'est vrai qu'on ne peut désirer qu'un être différent de soi, mais avec ou sans zizi, justement, l'autre est un autre!*»

Vers la fin de l'entretien, qui se prolonge de plus en plus convivialement, on en vient à parler de la maternité. Claire-Lise pense avoir eu de la chance d'avoir eu ses enfants avant de tomber amoureuse de Sarah. Huguette regrette surtout de ne pas avoir fait l'expérience de la grossesse et de l'accouchement.

Annie évoque sans grande conviction la pratique de l'insémination artificielle entre deux femmes, qui est autorisée en Hollande. Elle insiste auprès de la journaliste: «*Il faut dire que ce problème-là est très douloureux pour beaucoup de lesbiennes, c'est important!*»

Silvia Ricci Lempen

«xq 28, merci maman...»

(pbr) – Au mois de juillet 1993, une étude du National Cancer Institute parue dans la revue américaine *Science* relançait le débat sur les causes génétiques de l'homosexualité.

Selon cette recherche, l'orientation homosexuelle dépendrait – du moins en partie – de facteurs génétiques. Dean Hammer, le responsable de ce travail scientifique, a examiné les familles de 76 homosexuels mâles (une étude portant sur la structure génétique des lesbiennes est actuellement en cours). Il a observé que leurs frères étaient aussi homosexuels dans une proportion significative. En outre, il a remarqué que le nombre de parents homosexuels de ces cobayes (oncles, cousins) se révélait supérieur dans les lignées maternelles de l'échantillon.

L'équipe de Dean Hammer a alors couru vers la conclusion que l'homosexualité se transmettrait par les femmes. D'où une minutieuse inspection du chromosome sexuel X, la portion d'ADN que les mères lèguent à leurs fils (les pères fournissent l'Y). L'examen de l'ADN de quarante couples de frères homosexuels a démontré que trente-trois d'entre eux présentaient des caractéristiques génétiques communes dans la zone xq 28 du chromosome X. Le lien fut rapidement établi entre la présence de ce matériel génétique et l'homosexualité des couples de frères.

Dean Hammer et son équipe restent néanmoins prudents quant à l'interprétation qu'il faut donner aux résultats de cette recherche. Ils ont tenu à préciser que les particularités du chromosome X n'étaient pas forcément une cause directe de l'homosexualité masculine.

Les homosexuels américains ont généralement réservé un accueil positif à cette étude. Luttant depuis longtemps pour la reconnaissance de leurs droits, ils voient dans la molécule xq 28 la clé de leur accès à la normalité. En effet, une fois justifiée génétiquement, l'homosexualité ne pourrait plus être considérée comme un comportement déviant.

En revanche, les pays européens se montrent plutôt méfiants face aux conclusions de l'étude américaine. Ils dénoncent d'une part la recherche des causes d'une préférence qui n'a pas à être expliquée, et d'autre part les risques intrinsèquement liés à toute dérivation génétique. Dans l'hypothèse où l'homosexualité (rangée jusqu'en janvier 1993 par l'Organisation mondiale de la santé dans la rubrique «Troubles mentaux-troubles névrotiques de la personnalité et autres non-psychotiques») dépendrait d'un facteur génétique, l'éradication d'une sexualité différente par manipulation génétique conduirait tout droit vers un «Meilleur des mondes» où domineraient des clones hétérosexuels.

Petites annonces, grandes différences

(srl) – Qu'il s'agisse de trouver l'âme sœur ou de vivre des relations plus éphémères, les annonces de recherche de partenaires publiées par le journal de l'association Dialogai semblent inspirées, en gros, et avec des nuances, par deux attitudes foncièrement différentes quant au rôle des caractéristiques sexuelles traditionnelles dans la construction de l'identité et dans le jeu de la séduction.

Dans certains cas, le profil du partenaire idéal qui y est esquissé renvoie à l'image d'un couple symétrique, où l'attirance réciproque repose sur l'incarnation individuelle (à condition qu'elle soit masculine, bien sûr!) d'un certain nombre de valeurs humaines «unisexes» ou de type «nouvel homme». Dans d'autres cas, en revanche, se dessine un modèle de couple complémentaire, où l'un des deux partenaires joue plutôt le rôle stéréotypé de l'«homme», et l'autre celui de la «femme».

Une bonne partie des annonceurs souhaite rencontrer un compagnon «sympa, affectueux, gentil, sentimental, sensible, sensuel, simple, franc, honnête, sincère, fidèle, aimant la tendresse, la nature»: ils misent donc sur des qualités qui ne sont guère sexuellement connotées, et qu'ils pensent probablement, ou espèrent, posséder eux-mêmes. Toute différente semble être l'attitude de ceux qui veulent un partenaire «mignon, doux, passif» ou à l'opposé (beaucoup plus souvent) «musclé, poilu, actif, dominant», voire «éventuellement gradé», ou «cuir». Ceux-là paraissent plutôt chercher chez l'autre le contraire de soi.

Mieux vaut, certes, éviter les schématisations hâtives. Des exigences telles que «viril» ou «efféminés s'abstenir» peuvent aussi bien traduire une attirance pour les rouleurs de mécaniques que le désir de rencontrer un homme qui soit tout simplement bien dans sa peau. Il peut y avoir aussi une infinité de situations intermédiaires. Ce que ces petites annonces, en tout cas, montrent clairement, c'est qu'on rencontre dans l'homosexualité masculine, au même titre que dans l'hétérosexualité, tous les degrés de la polarisation sexuelle des individus, du plus infime au plus caricatural. Avec la différence que les individus sont ici toujours masculins.